

Godefroy Villa

LA VALSE APRÈS LES BOMBES



Éditions de l'Armançon

RÉSISTANCE

Puis en juin 1944, ce fut le débarquement des Alliés. Depuis 1942 j'étais en contact avec des agents de liaison qui passaient chez Louis. Nous étions quelques copains qui attendions en groupes sédentaires, l'ordre de prendre le maquis. Le groupe FTP Vauban était en état d'alerte et le contact coupé. Nous décidâmes alors de rejoindre le maquis Verneuil, groupe Libération, aux Iles Ménéfriers, près de Quarré-les-Tombes dans le Morvan. Ce maquis était composé de quatre sections franches de cinquante hommes chacune. Je m'incorporai au groupe Cormeau. Armement de parachutage, fusils anglais, grenades, FM, mitraillettes STEN et quelques bazookas. Quatre groupes armés, soit 200 hommes opérationnels, plus environ 600 autres en attente d'armes et prévus, ceux-là, moins pour participer aux combats que pour occuper le terrain au fur et à mesure de la retraite des Allemands et mettre en place les nouvelles autorités locales conformes à la couleur du mouvement « Libération d'obédience gaulliste ». Un officier « mannequin » nous expliqua que peut-être aurions-nous à nous mesurer avec certains groupes (comprenez: FTPF). Heureusement, cela ne se produisit pas.

Je retrouve à Cormeau des copains de Pacy. Mon baptême du feu : les Allemands occupent le village de Chalaux, nous investissons le village sur les hauteurs. Je suis serveur de

FM. Je traîne un sac de cartouches et de chargeurs que je remplis au fur et à mesure qu'ils se vident. Pour arriver à la position, je rampe le long d'une raie de charrue dans un champ. Les balles miaulent au-dessus de ma tête. La frousse ! Par la suite, ça ira mieux. Je suis « scotché » dans la raie de la charrue. Le chef Vanduite vient me chercher et m'encourage à rejoindre mon mitrailleur. Nous recevons une pluie de feuilles et de branchages. Après une accalmie, nous descendons sur Chalaux en sautant les uns après les autres, pliés en deux, de haie en haie, nous sommes cinq ou six. Nous parvenons au village dans le plus grand silence. Les Allemands sont partis.

Vanduite se plante au milieu de la place, déploie son foulard rouge au-dessus de sa tête pour faire signe à nos copains restés sur les hauteurs de descendre. Quelques balles ricochent autour de lui, mais le feu cesse. Gonflé le chef. Il sera tué peu de temps après, entre Vézelay et Avallon. Et cela se passait le 3 août 1944.

Je reviens un peu en arrière, en juillet 44. Devant l'impossibilité de rejoindre le maquis Vauban, nous avons décidé de nous incorporer au maquis Verneuil* aux Iles Ménéfriers. Nous étions trois : Maurice Foucherand, Marcel Berlinguet, un étudiant parisien que je retrouvais tous les étés en vacances, avec qui je partageais et commentais mes lectures, et votre serviteur. Nous avons rendez-vous à Pasilly, à une vingtaine de kilomètres de Pacy à travers champs. Sur le lieu de rendez-vous une concentration de jeunes non armés, comme nous et des camions. Bivouac puis départ le lendemain matin, drapeaux au vent, comme pour une kermesse, escortés par une section armée, elle. Ah, ça avait de la gueule, c'était grisant, à la traversée des villages l'enthousiasme des « civils ». La colonne de camions s'étirait sur un kilomètre ; c'était le départ

* De son vrai nom Jean Chapelle.

des volontaires en 1792, la patrie en danger ? Valmy ! Mais avec mon esprit critique je savais que c'était débile ! Que se serait-il passé si nous nous étions trouvés nez à nez avec une unité allemande aguerrie. C'eût été le carnage.

Pendant un bon moment nous avons roulé du côté de Sainte-Magnance sur la RN6... du culot ? Non de la chance.

Revenons aux Iles Ménéfriers. Après quelques missions dans les environs nous commençons à nous déployer et nous prenons position au-dessus de Bousson. De là nous montons de longues gardes surveillant jour et nuit les fenêtres d'une maison dont les occupants devaient nous signaler le passage de troupes allemandes cela nous donnerait le temps de faire tomber des arbres préalablement plastiqués en travers de la route en corniche. En réalité, nous n'eûmes pas l'occasion de le faire. Nous assurions aussi la protection des camionnettes de ravitaillement. Imaginez l'organisation : 600 personnes. Bouchers, cuistots et la bouffe invariable midi et soir : ragoût-patates, bœuf. Missions diverses sans grande envergure, l'ennui !

Samedi 19 août, le commandant a lancé un ultimatum invitant la garnison allemande d'Avallon à dégager la ville, dans la nuit. Nous occupons Avallon sans tirer un coup de fusil. Nous continuons sur la RN6 en direction d'Auxerre et arrivons à l'entrée sud des tunnels routiers et ferroviaires parallèles de Saint-Moret - Arcy-sur-Cure. Nous prenons position entre les entrées des tunnels et la Cure, dans notre dos, une autre section sur la crête. Les Allemands nous attendent de l'autre côté, à la sortie ! C'est eux qui sont surpris quand la fusillade se déclenche. Non seulement les nôtres occupent la crête mais les balles ricochent sur les murs des tunnels. Au bout d'un moment ils décrochent en abandonnant deux camions Renault cabine avancée que nous nous dépêchons de rapatrier de notre côté. Robert Ferrand, un ami de Pacy, a été blessé à la main.



Au maquis, furtif passage à Pacy, 1944.

Au maquis, groupe Cormeau, 1944.

Nous retournons sur Avallon et nous passons la nuit sous la pluie et sous une bâche debout au milieu d'un pré. Debout, la tête des plus grands servant de mât. Quant à dormir debout... zéro !

Dimanche 20 août. Nous retournons aux tunnels prendre les mêmes positions que la veille.

L'après-midi, les Allemands reviennent de leur côté, comme la veille. Prévenus, cette fois, ils prennent une position plus éloignée car ils disposent d'un matériel supérieur au nôtre – mitrailleuse 12/7 – et surtout, mortiers. Ils commencent à arroser la crête, puis balaient nos entrées de tunnels au mortier. Les obus de cet engin montent très haut et descendent presque à la verticale et s'ils ne font pas de gros trous ils explosent en de nombreux éclats.

J'étais au tunnel ferroviaire quand je dus monter sur la colline pour porter je ne sais quel message au groupe d'en haut. Les obus de mortier balayaient la poussière. Il y eut ordres et contrordres et, à la tombée de la nuit, ce fut le sauve-qui-peut. Le groupe posté au tunnel routier et près de nos camions ayant décroché et nous, craignant que les Allemands nous aient débordés de ce côté-là, nous avons décidé de traverser la Cure avec de l'eau jusqu'à la poitrine, puis, la nuit venant, nous nous sommes dispersés dans la nature. Jean Blot, un jeune étudiant qui m'était très proche, a été tué sur la crête.

Dans cette pagaille j'ai considéré que le mieux était de pénétrer dans un fourré épineux et d'attendre le lendemain. Trois autres copains assez désemparés me suivirent. Je vous laisse imaginer la nuit que nous avons passée, trempés, perdus. Au matin, je fais signe à Vedani de sortir du fourré sans faire de bruit et de « jeter un œil ». Il revient en courant, ayant vu, dit-il, des Allemands. Nous partons côté opposé et marchant sur une petite route, nous arrivons, au bout d'une heure, dans un village, Aubigny. Nous entrons dans un café. On nous pousse dans l'arrière-salle. Une patrouille allemande venait de traverser le village peu avant. En nettoyant nos

armes, Vedani se blesse à la main d'une balle de son revolver. On nous planque dans une grotte près du village et on appelle le médecin. À la nuit on nous conduit dans une maison forestière où nous récupérons les deux nuits blanches précédentes.

Mardi 22 août. Vanduite et Bilger, prévenus à Avallon, viennent nous récupérer en traction. Nous avons trouvé au village un gros lot de munitions. Vedani a peut-être cru voir des Allemands l'avant-veille au réveil. Mais nous les avons évités, heureusement, la veille « pour de vrai » à Aubigny.

Mercredi 23 août. Repos à Avallon. Il me revient en mémoire une anecdote, je vous la raconte. Les voies du Seigneur sont peut-être impénétrables mais c'est quand même un sacré metteur en scène ce gars-là. Combien de chances y avait-il pour qu'un gendarme lambda, parmi tant d'autres, rencontre un résistant donné, entre des centaines. Lisez, et ce n'est pas du cinéma.

Montant la garde en avant-poste, je vois arriver un gendarme poussant son vélo dans la côte. Je m'avance et je reconnais... qui ? Mon gendarme qui m'avait arrêté quelque temps auparavant à Noyers. Mais lui ne me reconnaissait pas, bien entendu, les temps avaient changé. Je lui ai décrit notre rencontre, mais il ne se rappelait pas. Je l'ai traité de nul car, ce jour-là, il n'avait pas vu le bulletin de la RAF que je cachais sous mon polo. Le scénario était inversé. C'est lui qui me vouvoyait et moi qui le tutoyais. Un regret cependant, je n'ai pas pensé à contrôler son vélo et à lui faire payer une amende. « Non, non, disait-il mort de frousse, moi j'aurais tourné la tête, ce n'était pas moi, c'était un collègue. » Je devais l'accompagner au PC, à cinq kilomètres du poste. J'ai engagé ostensiblement une balle dans le canon et je lui ai dit de marcher à cinq mètres devant moi et bien au milieu de la route. De temps à autre, il se retournait pour engager la conversation. La réponse était « Marche ! ». Finalement, au PC, je n'ai pas signalé son attitude plus que douteuse à

Noyers. Je ne l'ai plus revu. Peut-être a-t-il fini en héros de la Résistance ? Mais, tenir un gendarme « douteux », en tenue, au bout de son fusil pendant cinq kilomètres, ça n'arrive pas tous les jours, et j'avoue que ce fut jouissif.

Après mes rapports conflictuels avec la gendarmerie nationale dont une partie collabora plus ou moins pendant l'Occupation : brigadier « calotteur » d'Ancy-le-Franc, gendarme douteux de Noyers-sur-Serein, nouvelle rencontre, cette fois, aussi stupéfiante qu'inattendue avec ce même gendarme, j'aurai encore maille à partir avec eux quarante ans plus tard à Montfaucon, en Auvergne. Voici un extrait, tiré de *Chroniques d'un pèlerin du XX^e siècle* qui raconte mon voyage à Compostelle en 1988 :

« Une accalmie et je repars entre pâturages et forêts et de nouveau, la pluie. À l'entrée de Montfaucon, je passe devant la gendarmerie, quand je m'entends interpeler ; demi-tour, un gendarme vient vers moi, je le laisse arriver : vérification d'identité ; un type qui se balade à pied, par un temps pareil, est tout à fait propre à éveiller la curiosité d'un représentant de la maréchaussée. Me voilà dans la gendarmerie : questions rituelles. Je pose à mon tour des questions gênantes sur le droit des gens à se déplacer à l'aide de leurs membres inférieurs qui ont été conçus à cet effet. Je leur fais un cours d'histoire sur saint Jacques dont ils ignoraient tout et comme la brigade entière s'est peu à peu rapprochée, je les accuse d'abandon de poste. Finalement, ils me recommandent au curé qui reçoit parfois des « passants », c'est un euphémisme pour désigner les clochards vagabonds. »

De ce passage de mon récit j'en tire deux conclusions :

1/ Bien que Montfaucon soit située sur le chemin historique de la via Podensis, en 1988, ce pèlerinage restait confidentiel et ne connaissait pas encore l'effet de mode qu'il connaît aujourd'hui.

2/ Cette anecdote prouve, s'il en était besoin, que les représentants de l'historique et vénérable institution qu'était la

gendarmerie, en l'occurrence les gendarmes de Montfaucon n'étaient pas des faux... mais des vrais !

Fin du dernier volet de ce triptyque « gendarmicide » : Ancy-le-Franc - Noyers - Montfaucon.

Jeudi 24 août 1944. Nous partons en embuscade, nous prenons position à la sortie de Pontaubert, entre Avallon et Vézelay. Nous attendons le passage d'une colonne qui fait mouvement de retraite (élément de la fameuse division Das Reich) Nous avons ordre de laisser passer les premiers éléments blindés de tête et d'ouvrir le feu sur les camions. Un dénommé Alibi, ancien « BAT d'AF » (anciens bataillons disciplinaires) ouvre le feu. L'effet de surprise étant rompu, le convoi s'immobilise. Les tourelles des blindés légers commencent à tourner à la recherche d'une proie et l'enfer se déclenche. On tire sur les camions bâchés. Nous sommes plus ou moins abrités derrière un repli de terrain partiellement caché par des haies. Il s'est formé un embouteillage sur la route et l'engagement fut très chaud. Cela dura une bonne demi-heure puis nous décrochâmes, en bon ordre cette fois. Nous nous sommes enfoncés dans la colline entre une végétation naine mais touffue et nous avons bivouaqué. Pendant la nuit, le cri d'une chouette a longtemps inquiété Maurice qui voyait là le cri de ralliement des « fritzs ».

Au petit matin je suis chargé d'une reconnaissance, après avoir échangé mon fusil contre une mitraillette STEN, arme que j'ai jugée mieux adaptée pour ce genre de mission et de terrain. Toujours en sautant précautionneusement de buisson en buisson j'ai atteint la route. La colonne était passée en bordure de route, des camions hors d'usage encombraient la route, à l'intérieur restaient des armes individuelles et des affaires personnelles, des sacs et objets divers. Aucun mort, aucun blessé. Les avaient-ils embarqués avec eux ?

L'après-midi, en rentrant sur Avallon, on pouvait voir, accrochés aux barbelés d'un pré, dans la position où la mort les avait atteints, les corps d'une demi-douzaine des nôtres qui s'étaient

trouvés nez à nez, la veille, avec les premiers blindés que nous venions d'attaquer alors qu'ils venaient nous prêter main forte.

Nous avons appris que la veille, le chef Vanduite et son chauffeur, jugeant que les Allemands tardaient à venir, se sont portés à leur rencontre sur la route de Vézelay et se sont trouvés, eux aussi, nez à nez avec la colonne qui les a « cueillis ». Ce fut notre dernier engagement sérieux. Par la suite nous « accompagnerons » les Allemands dans leur retraite accélérée par la pression que nous exerçons sur eux. Le gros de leurs forces étant par ailleurs fort occupé sur le front de Normandie, ils ne se sentaient plus en mesure de résister à nos coups de mains continuels.

Lundi 4 septembre 1944. Gilbert Forgeot, ami de Pacy est tué à Noyers. Gilbert tenait le FM (fusil mitrailleur) sur le toit d'une Citroën traction avant qui s'est trouvée inopinément au milieu d'une compagnie allemande en retraite. Avec Claude Burat, ils furent les derniers morts de la résistance de l'Yonne. Les deux dans la même « affaire », à Noyers. Nous sommes arrivés une heure plus tard et avons entamé un début de poursuite mais la topographie de la route présentait un gros risque d'embuscade et nous avons abandonné, bien que notre chef de section et Maurice aient fait un début de reconnaissance.

Jeudi 7 septembre. Nous partons en « parachutage ». Nous y passons la nuit. Quatre avions volant très bas, à quelques minutes d'intervalle lâchent chacun quinze parachutes. Les containers sont lourds, nous les chargeons dans les camions et les livrons à des Anglais du côté de Chablis. J'ai réussi à garder un parachute blanc en le cachant sous le siège du chauffeur. Il a fini plus tard en chemises et en foulards. Il m'en reste encore un.

Vendredi 8 septembre. Nous sommes à Ancy-le-Franc et logeons dans le château. J'ai fait un saut à Pacy. Les jours suivants nous avons progressé sans trouver de résistance en direction de Dijon par Montbard et Vitteaux.

Lundi 11 septembre. Liaison à Dijon avec la première armée qui montait venant du sud. Le mercredi 13 septembre nous avons défilé avec les goums du général de Monsabert dans la ville de Dijon.

Puis nous avons fait mouvement sur nos bases dans le Morvan. Après deux ou trois jours de permission on nous a démobilisés tandis que certains signaient leur engagement dans l'armée régulière). Mon problème à moi désormais était de rejoindre mes parents en Algérie.

De retour à Pacy, je ne retournai pas dans l'agriculture. J'avais travaillé comme un esclave durant quatre ans sans un jour de congé et mes premières vacances ont été le maquis. J'avais pris goût à des moments de loisir. Je travaillai dans une entreprise qui remettait en état le canal de Bourgogne bombardé par les Alliés, puis dans une entreprise forestière dans les bois de Vireau avec les Perriers. Pour la première fois j'ai des horaires normaux, je vis, je sors, j'ai des amis(es).

L'hiver passe, puis le printemps. En avril 1945, il m'arrive une terrible nouvelle : mon frère, Miguelin, a trouvé la mort à Oran, le 23 avril, alors qu'il travaillait sur un chasseur de sous-marin en cale sèche. Je ne peux toujours pas rejoindre mes parents, les transports avec l'Algérie n'étant pas encore rétablis. En août 1945, je quitte Pacy pour me rendre à Port-de-Bouc, près de Marseille et essayer de trouver un embarquement.

Une page très importante de ma vie se tournait à Pacy. J'y laissais une partie de mon enfance, de mon adolescence, toute une période de formation dans une tranche d'âge déterminante certainement pour la suite. J'y laissais aussi mes amis, mon pays d'adoption, après Migennes. C'était mon troisième déracinement, ce ne sera pas le dernier.

ORAN (Algérie)

Je restai dix mois à Port-de-Bouc. Je retrouvai la mer. Je découvris l'accent du Midi des films de Pagnol, le soleil, un monde plus exubérant. Port-de-Bouc était un port à très fort taux d'émigration espagnole et grecque. Je travaillai comme docker, dans un premier temps, ensuite sur le paquebot *Ville d'Alger* renfloué après avoir été coulé par les Allemands, lors de leur retraite. Puis en mai 1946, grâce au gouvernement basque en exil et au ministère des Affaires sociales (Ambroise Croisat) mes parents obtinrent pour moi un ordre de mission qui me permit d'embarquer à Marseille sur un bateau moutonnier le *Sidi Aïssa*.

J'arrivai donc à Oran en mai 1946. Je voyais arriver les côtes de l'Afrique. J'allais retrouver ma famille, après neuf ans de séparation. Le bateau accosta. Depuis la passerelle, je reconnus, bien sûr, mes parents. Je leur fis des signes. Il me revenait en mémoire mes adieux lors de mon embarquement à Bilbao. Dans les deux circonstances, hier et aujourd'hui, le cadre était le même. Un port, un bateau, un départ, une arrivée. Ils étaient quatre à agiter le mouchoir au départ, il en manquait un à l'arrivée, Miguelin. Et ça faisait toute la différence. Émotion, larmes. Miguelin qui avait tout fait pour combler le vide de ma longue absence auprès de ma mère pendant ces années difficiles, évacuations, dangers.